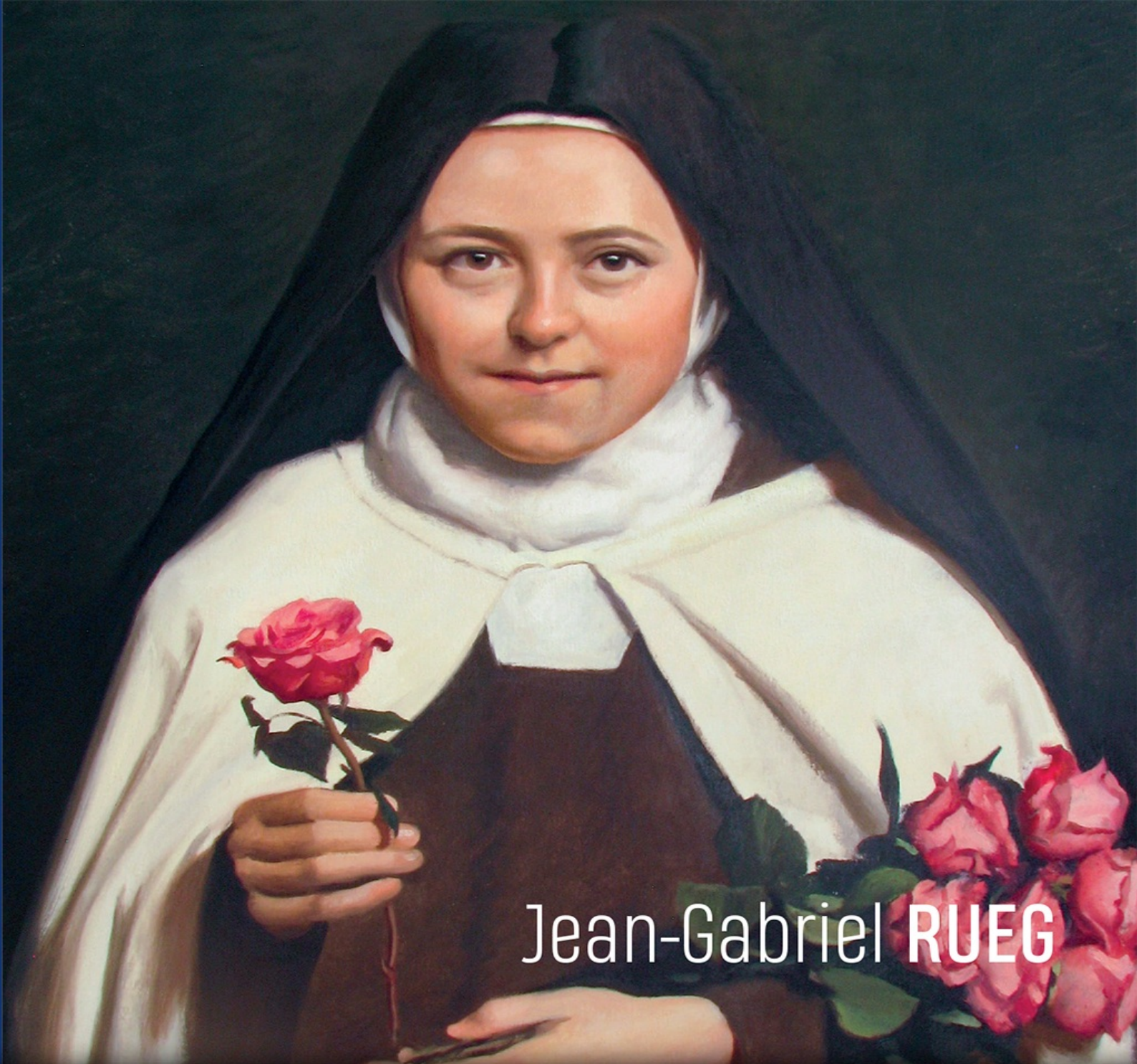




Jean-Gabriel RUEG

Retraite spirituelle

LA PETITE VOIE DE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Éditions  du Carmel

Thérèse de Lisieux : une « petite » sainte, mais Docteur de l'Église. Et sa doctrine, celle de l'« Enfance spirituelle », est toute simple, accessible à tous : Dieu se révèle aux plus petits pour nous faire monter jusqu'à Lui.

Cette retraite nous invite, avec Thérèse, à contempler et comprendre le Mystère de la naissance de Dieu parmi nous. Comme elle, à redevenir comme un petit enfant, qui, dans sa pauvreté, sa simplicité, attend tout de ses parents, avec abandon et confiance absolue. Il s'agit d'accueillir la grâce pour se laisser enseigner, pour grandir.

Alors, une main dans celle de Thérèse, et l'autre main dans celle de Marie, prenons cette « petite voie » qui nous mène à l'ascenseur : redécouvrons les grâces de la Miséricorde divine dans notre vie.

Le Père Jean-Gabriel est carme. Grand amoureux de la petite Thérèse, il prêche beaucoup sur la petite voie et en est un grand propagateur auprès de différents groupes de laïcs.

Une collection qui vous accompagne dans votre

Retraite spirituelle



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fr. Jean-Gabriel Rueg, ocd,
Le Broussey, le 2 février 2020

Premier jour

Après-midi

Tout est grâce

Ce mot célèbre de Thérèse, repris par le curé de Bernanos au terme du *Journal*, fait en quelque sorte le fond de la doctrine thérésienne de la voie d'enfance. Il s'agit en effet de reconnaître que tout dans notre vie spirituelle relève en premier de l'initiative gratuite de Dieu, qu'en théologie l'on nomme la grâce, autrement dit la vie de Dieu en nous.

Ce que saint Paul dit de lui, Thérèse pourrait le dire tout autant : « Ce que je suis, je le dois à la grâce de Dieu, et cette grâce en moi n'a pas été vaine » (1Co 15,10). Elle le constate dès le début de son *Autobiographie* :

La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus, elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses regards divins et sa miséricorde seule a fait tout ce qu'il y a de bien en elle...

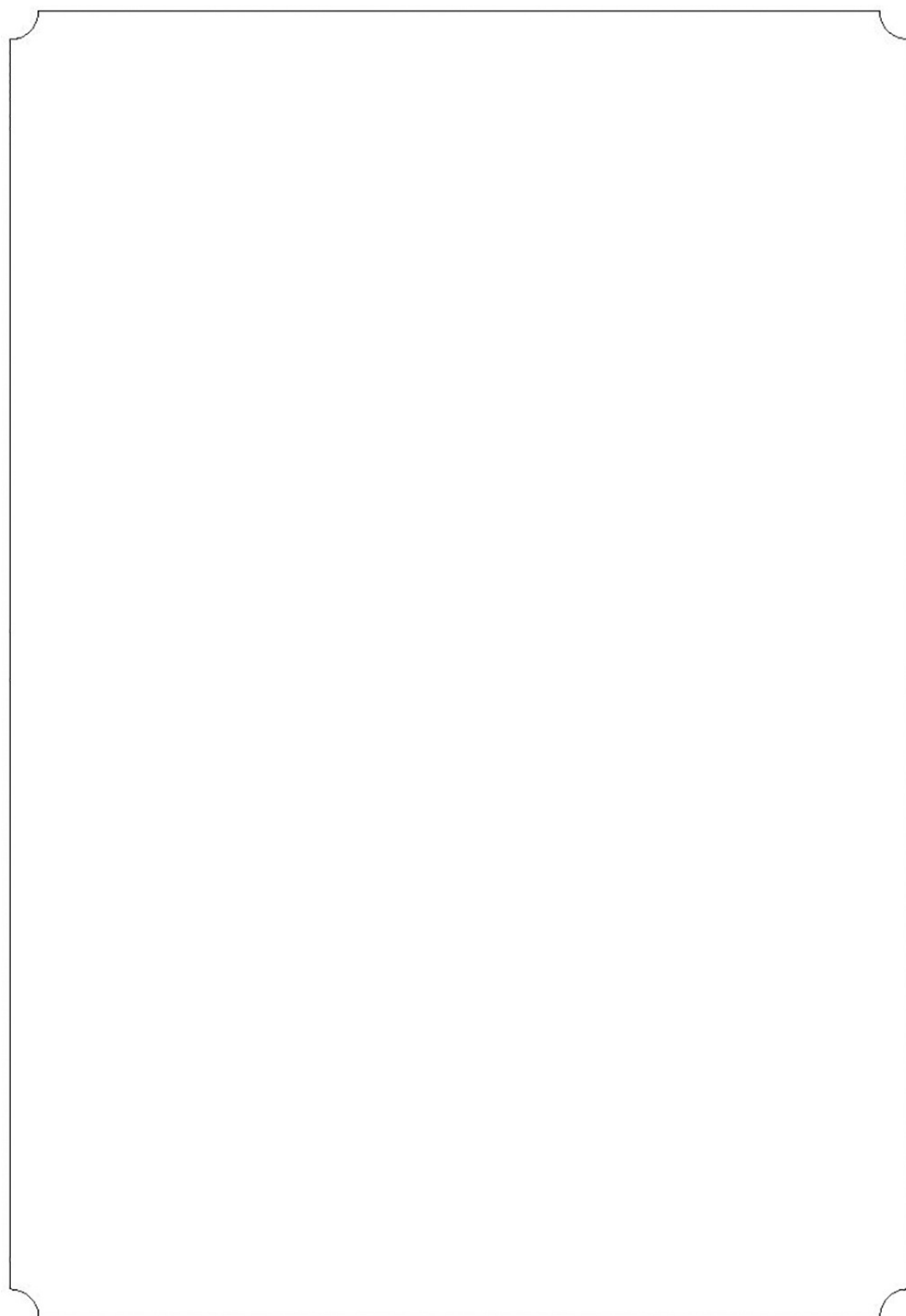
(Ms A, 3v^o)

On ne peut être plus clair. Toute l'expérience spirituelle de la petite Thérèse, qui marque nécessairement toute sa doctrine, est conditionnée par cette conscience fondamentale qu'elle a, non seulement de sa petitesse, mais aussi et surtout des gracieuses prévenances de l'Amour de Jésus sur son âme. Elle Lui confie dans ses *Manuscripts* :

Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. (Ms C, 35r^o)

Dans l'âme de Thérèse donc, ce qui prime avant tout, c'est l'amour de Dieu. Non pas d'abord, comme nous le disions dans l'introduction de cette retraite, l'amour que je puis avoir pour Lui, mais bien davantage celui qu'Il a pour moi, et qui se traduit par l'initiative première du don de sa grâce en Jésus. Le Fils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Deuxième jour

Après-midi

L'apôtre de la miséricorde divine

L'erreur était de mettre au principe notre volonté de perfection, alors que ce qui précède et sauve tout est l'amour dont Dieu nous aime. On s'acharne ainsi à rejoindre l'image rêvée de soi-même, confondue avec l'image imposée pour plaire à Dieu : miroir-piège d'un désir impossible. Et toutes les humilités et les obéissances ne font que répéter inconsciemment ce narcissisme et cette peur.

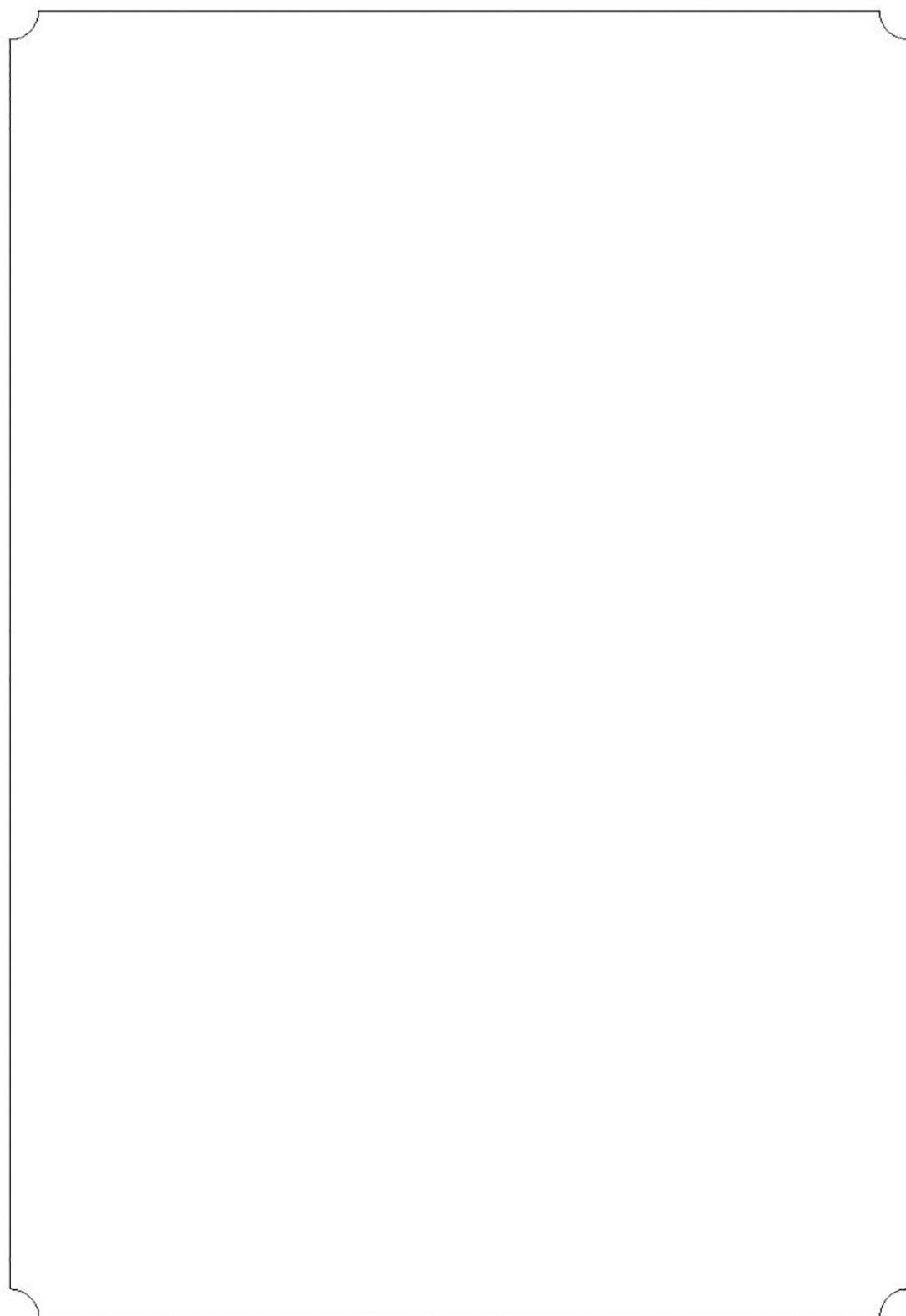
Ce qui manquait, c'était la foi en l'Amour : la confiance première. Affirmée, répétée, commentée peut-être, et pourtant fondamentalement absente, parce qu'à ce feu de l'Évangile, on substituait en fait une sagesse trop humaine.

Mélange mortel, pour ceux qui prennent alors l'Évangile au sérieux : il tourne en condamnation. Tout le système de la perfection, d'emblée, est théâtre : on y fait comme si l'on croyait en Jésus-Christ. En fait, Dieu est plutôt celui du déisme, ou de quelque mystique étrangère à la foi biblique.

Mais, retournement capital, si je crois vraiment que Dieu m'aime, tel que je suis, avant tous mes efforts de perfection comme après mes faiblesses et mes chutes, alors tout est sauvé. La chute et l'échec mêmes sont l'occasion de croire davantage à l'amour dont je suis aimé. Paradoxale perfection (si le mot vaut encore) : de renoncer à la prétention d'être parfait, pour ne vivre que par l'humilité joyeuse de la foi¹.

Ce texte de Maurice Bellet me paraît déterminant ; non seulement pour une purification, à mon avis nécessaire, d'une image de Dieu véhiculée par nombre de spiritualités chrétiennes – et pas seulement le jansénisme –, qui ont favorisé cette vision trop humaine de la perfection ; mais aussi parce qu'il traduit également sa compréhension de ce que l'on est en droit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Troisième jour

Après-midi

Se convertir

Nous avons évoqué ce matin la nécessaire conversion que Dieu nous demande pour échapper à notre suffisance, à notre orgueil. « Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle », déclare-t-il au seuil de son ministère apostolique (Mc 1,15). Mais alors qu'est-ce au fond que se convertir ? N'est-ce pas précisément croire à la Bonne nouvelle dont le Christ est à la fois et le message et le messenger ? La Bonne Nouvelle de la grâce qu'il vient apporter à tous ceux qui croiront en Lui ?

Nous retrouvons le message que la Petite Thérèse n'a cessé elle aussi de transmettre, et qui se trouve au principe même de l'apostolat du Christ, comme l'atteste lui-même saint Luc : « Tous lui rendaient témoignage et ils s'étonnaient du message de grâce qui sortait de sa bouche » (Lc 4,22).

Autrement dit, la conversion serait-elle une grâce qui fait vivre ? Nous l'avons vu hier, tous les Évangiles comme toute la tradition théologique après eux, proclament que le retournement du cœur a sa source en Dieu, et ne relève aucunement des mérites dont l'homme pourrait se prévaloir devant Lui.

C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi : vous n'y êtes pour rien, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas de vos œuvres, il n'y a pas à en tirer d'orgueil. Car c'est lui qui nous a faits.

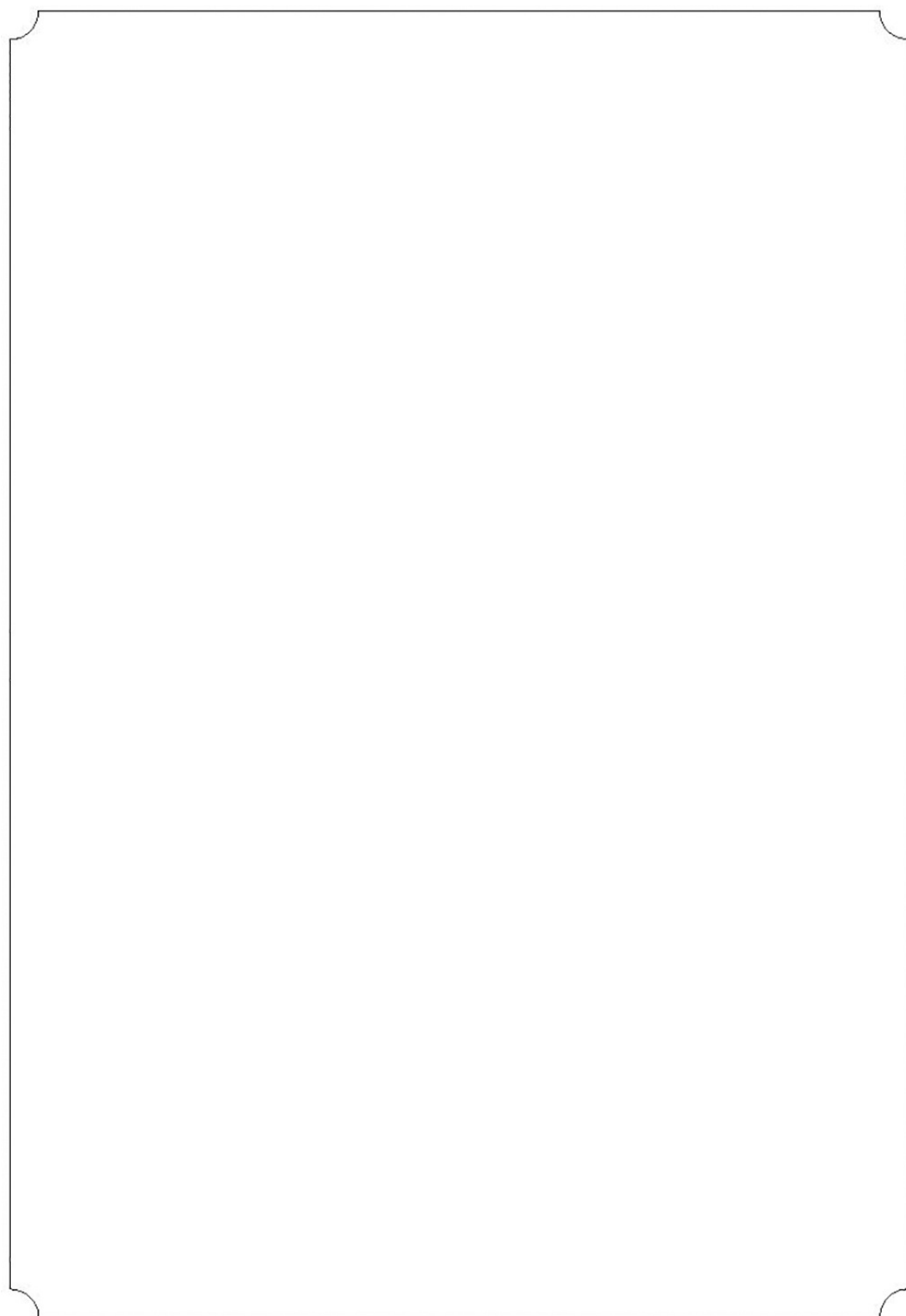
(Ep 2,7-10)

C'est trop clair... Il serait plus juste de dire que l'homme est converti plus qu'il ne se convertit lui-même. Cependant, l'homme reste libre d'adhérer pleinement à la grâce qui le sollicite. Il serait donc plus juste de dire que l'homme se laisse convertir, ou se laisse sauver. Tout est affaire de consentement. C'est ainsi que saint Bernard, dans son *Traité sur la Grâce et le libre arbitre*, déclare à son interlocuteur qui le questionne sur le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. A. Feuillet, *Histoire du salut de l'humanité d'après les premiers chapitres de la Genèse*, Téqui, 1995, p. 75.
2. Dominique Barthélemy, *Dieu et son image*, Foi Vivante, Cerf, 1990, p. 59.
3. Jean-Paul II, Audience du 3 septembre 1986.
4. Blaise Pascal, *Les Pensées*, Fragment 122.

Je note...



Quatrième jour

Après-midi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en elle-même et reporte toute son espérance en Celui-là seul de qui elle attend le secours parce qu'elle croit « jusqu'à l'audace en sa bonté de Père ». Nous ne devons jamais être propriétaires de rien dans le domaine spirituel ; pas même de nos vertus, qui, selon la sainte, ne nous sont que « prêtées » par le Bon Dieu. Tout consiste en ce domaine à « être pauvre ». Il ne s'agit certes pas de nier le travail des vertus, nécessaires pour nous faire grandir dans l'amour divin, mais de comprendre que celles-ci ne relèvent pas d'une perfection morale mondaine ou pharisienne mais sont encore l'effet de la grâce divine :

La vertu selon l'Évangile diffère de la vertu selon le monde, principalement en ce qu'elle procède non de l'amour de soi mais de la charité, en ce qu'elle compte sur la grâce et non sur les énergies propres de l'homme³.

Et il ajoute :

La vertu que nous ferions par nous-mêmes pour nous-mêmes, aussi habile serait-elle, aussi mortifiante et raisonnable, serait de nul prix à ses yeux. Ce n'est pas pour qu'ils acquièrent cette richesse que Jésus est venu enseigner les hommes. Ce qu'il a enseigné et rendu possible c'est d'acquérir en restant pauvre⁴.

Un *Fioretti* du petit pauvre d'Assise rapporte que « sans l'humilité, fruit de la pauvreté spirituelle, aucune vertu n'était acceptable à Dieu » (*Fior.* 12). Autrement dit, la vertu réelle selon l'Évangile, naît de l'union à Dieu puisée dans la prière et les sacrements, surtout l'Eucharistie ; elle est l'effet de l'amour de Dieu dont nous dépendons entièrement. Dans notre activité de chaque jour, la petite Thérèse nous invite également à ne pas nous appuyer sur nous-mêmes, mais au contraire à renoncer à agir de nous-mêmes pour attendre notre action du Père auquel nous sommes livrés par l'abandon et la confiance. Thérèse l'a expérimenté lorsqu'il lui fut donné de « pénétrer dans le sanctuaire des âmes », comme elle l'écrit elle-même, à

l'occasion de la mission que lui confia sa sœur Pauline – Mère Agnès de Jésus, lorsqu'elle fut prieure au Carmel –, de collaborer avec elle à la formation des novices. Tout d'abord, premier constat : son impuissance...

Lorsqu'il me fut donné de pénétrer dans le sanctuaire des âmes, je vis tout de suite que la tâche était au-dessus de mes forces. De loin cela paraît tout rose de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, enfin de les modeler d'après ses vues et pensées personnelles. De près, c'est tout le contraire, le rose a disparu... On sent que faire du bien, c'est chose aussi impossible, sans le secours du bon Dieu, que de faire briller le soleil dans la nuit.

(Ms C, 22r°)

Vous voyez, Thérèse ne mâche pas ses mots : ce n'est pas seulement difficile, mais impossible ! Elle sent en effet

[qu']il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles, et guider les âmes, non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par les chemins que Jésus a tracés, sans essayer de les faire marcher par sa propre voie. (Ms C, 22v°)

Thérèse ne veut pas dire qu'il faille abandonner les âmes à elles-mêmes et refuser d'exercer toute autorité sur elles. Comme elle l'explique encore dans ses *Manuscrits*, il s'agit de s'unir au Seigneur :

Ma Mère, depuis que j'ai compris qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche que vous m'avez imposée ne me parut plus difficile. J'ai senti que l'unique chose nécessaire était de m'unir de plus en plus à Jésus, et que le reste me serait donné par surcroît. (Ms C, 22v°)

Nous voilà encore ramenés à cette dépendance absolue à l'égard de Jésus, sans laquelle il est « aussi impossible de faire aucun bien sur la terre que de faire briller le soleil dans la nuit ». Convié à l'action surnaturelle, l'homme ne doit pas tant se préoccuper d'agir que de contempler le mystère divin dont tout dépend. La contemplation est au fond la seule action vraiment

fondamentale, l'unique nécessaire de l'homme. Elle consiste en une union de plus en plus étroite avec le Christ Seigneur, le Maître intérieur, qui nous donnera par surcroît tout ce dont nous avons besoin si nous cherchons d'abord son Royaume au-dedans de nous (cf. Mt 6,33). Voilà pourquoi Thérèse nous invite, à la suite de la Madre, la réformatrice du Carmel, à prendre le chemin de l'oraison, où se trouvent tous les trésors dont notre âme a besoin...

1. P. d'Elbée, *Croire à l'Amour*, Téqui, 2007.

2. *Ibid.*

3. P. Calmel, *Les Béatitudes*, Nouvelles Éditions Latines, 1960, p. 69.

4. *Ibid.*

Je note...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le zèle des âmes

Nous avons déjà dit, au deuxième jour de notre retraite, combien il fallait se méfier d'une vision réductrice et relativiste de la petite doctrine de notre sainte et de sa vision de la miséricorde divine. Celle-ci n'est en effet pas là pour dédouaner l'homme de la responsabilité des choix et des actes qu'il pose dans sa vie. Elle n'est pas une garantie, ni une assurance tous risques d'un père bonasse qui ne tiendrait aucunement compte de nous et nous sauverait sans nous, d'un coup de baguette magique, comme par enchantement... Non, la miséricorde, c'est le cœur de Dieu qui veut se donner à la misère... qui est la nôtre ! Même si le Seigneur, « en un instant, comme le déclare Thérèse dans son *Acte d'offrande*, peut nous préparer à paraître devant Lui », il n'en demeure pas moins que l'acte de foi nous appartient, même si Dieu en est la cause première. La conversion est une nécessité : « Si vous ne changez pas... vous n'entrerez pas », affirme Jésus lui-même sans détour (Mt 18,3). La vie de l'homme et sa destinée sont dès lors suspendues au-dessus de deux abîmes : celui de sa volonté propre et de l'endurcissement de son cœur ; et celui de l'humilité qui s'abandonne comme un enfant à la volonté du Père. Telle est la conversion chrétienne véritable. Elle est un chemin d'agonie, car l'homme y apprend à renoncer à lui-même, à cette autosuffisance qui l'empêche de répondre pleinement à sa vocation de fils de Dieu. On comprend dès lors ces mots du futur pape Benoît, qui doivent résonner en nous pour y laisser leur marque indélébile : « [...] Quiconque aime Dieu sait qu'il n'y a qu'une seule vraie menace pour l'homme : le risque de perdre Dieu¹ ». Dieu se fait miséricordieux parce qu'il y a une misère à sauver, et cette misère est celle de l'homme sans Dieu. On ne semble plus guère

parler de nos jours du salut des âmes, mais davantage des problèmes du temps qui passe... L'espoir d'agir pour transformer ce monde s'est quelque peu substitué à la vertu d'espérance, qui vise l'éternité de Dieu. Certes, la tradition théologique admet avec raison à la suite du Concile Vatican II que l'homme puisse être sauvé en dehors du baptême par des secours que Dieu lui prodigue, et, bien entendu, jamais sans « l'influence de sa grâce² ». Il n'en demeure pas moins que le chemin de l'homme passe par celui du Christ qui lui révèle sa véritable vocation. Voilà pourquoi l'Église ne cesse de déployer à travers le monde son activité missionnaire pour coopérer avec l'Esprit Saint « à la réalisation totale du dessein de Dieu qui a fait du Christ le principe du salut pour le monde tout entier³ ». Le pape saint Jean-Paul II le rappelait quant à lui dans son encyclique *Redemptoris missio* (§ 9) :

Le salut, qui est toujours un don de l'Esprit, requiert la coopération de l'homme à son propre salut comme à celui des autres. Telle est la volonté de Dieu, et c'est pour cela qu'il a fondé l'Église, et l'a incluse dans le plan du salut.

Thérèse, comme le saint Pape, avait une conscience aiguë de cette solidarité ecclésiale, que le Symbole des Apôtres a traduite par le dogme de la Communion des saints. Comme l'explique très bien un théologien contemporain :

Dieu veut dire son Amour aux hommes, Dieu veut en être aimé de retour, et il passe par eux dans le Christ, par son Église et par ses sacrements [...]. Le « zèle pour le salut des âmes » n'est rien d'autre que la participation des chrétiens à ce mystère, à cette joie et à ce drame⁴.

Et il explique plus loin :

Dans l'ordre de la grâce, non seulement Dieu s'est donné à nous, mais il s'est confié à nous pour nos frères. Il a pleinement remis à son Église la puissance de salut, puisqu'elle est dans le monde son propre Corps agissant. Il a donc fait dépendre de nous ses membres, de notre liberté et

de nos actes, quelque chose de l'éternité de nos frères. C'est par nous qu'il veut arriver à eux⁵.

La remarque est d'importance et éclaire les propos du pape Jean-Paul II cités plus haut. Elle nous fait comprendre que si nous ne sommes pas les auteurs du salut, qui est un *don de l'Esprit*, nous en sommes néanmoins ses coopérateurs. « “Quelque chose” de l'éternité de nos frères dépend de nous », dit le P. Biju-Duval. Ce que Thérèse traduisait en disant : « Dieu peut faire sans nous, mais Il ne *veut* rien faire sans nous ». C'est parce qu'elle est consciente de sa mission de coopératrice de Dieu qu'elle se jette corps et âme dans la recherche du salut de ses frères. Cette mission, elle y sera fidèle depuis le jour de son entrée au Carmel, alors qu'elle n'a que quinze ans, jusqu'à son « entrée dans la Vie » huit ans plus tard. Elle s'inscrit totalement dans la mission de sa sainte patronne, la Sainte d'Avila, la Réformatrice du Carmel au XVI^e siècle en Espagne, pour qui la vie d'une carmélite est tout entière orientée vers cette mission de salut. « Nos prières, écrivait la Madre à ses sœurs, doivent avoir pour objet le salut des âmes » (C 20,3). La prière des carmélites cloîtrées est tout imprégnée de cette intention apostolique que la Réformatrice du Carmel a voulu lui insuffler. Sa vision de l'enfer, en septembre 1560, soit dix ans après sa conversion, avait eu pour effet d'engendrer en elle

... une immense compassion pour tant d'âmes qui se perdent [...] et l'impétueux élan de leur être utile ; il me semble vraiment que pour en délivrer une seule de ces tortures, j'endurerais mille morts de très bon cœur. (V 32,6)

Son désir est grand aussi de prier pour les défenseurs de l'Église, comme elle les appelle, c'est-à-dire les prêtres, les prédicateurs et les théologiens (C 1,2). « C'est, ajoute-t-elle à l'attention de ses sœurs, la raison principale pour laquelle le Seigneur nous a réunies en cette maison » (C 3,1). Thérèse de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son attitude en lui disant : « Je marche pour un missionnaire ! » C'est que Thérèse n'oublie jamais « ses frères les pécheurs », comme elle les appelle, ceux qui risquent d'oublier Dieu ou, pire, de Le perdre ! Elle n'annule pas la théologie du mérite au profit du laisser-aller négligent d'une âme tiède, mais elle veut encore souligner que les mérites qu'elle acquiert ne lui donnent aucun droit de propriété sur eux, tant elle a conscience de la totale gratuité de l'amour divin qui l'a revêtue de Sa propre force ; elle préfère alors, pour ne pas s'y attacher, les donner sans compter pour le rachat des âmes, et dans la seule intention de « faire plaisir à Jésus ».

Rien ne me tient aux mains, disait-elle, tout ce que j'ai, tout ce que je gagne, c'est pour l'Église et les âmes. (DE 12/07/3)

Si Jésus s'est fait mendiant de son amour auprès d'elle, elle lui donne la monnaie qu'il peut seule recevoir, celle précisément de son amour en retour. Elle explique ainsi dans une lettre à Céline ces « petits riens » qui font « plus de plaisir à Jésus que l'empire du monde ou même que le martyre souffert généreusement » et qui consistent en « un sourire », « une parole aimable alors que j'aurais envie de ne rien dire ou d'avoir l'air ennuyé ». Tous ces riens, conclut-elle, elle ne les accomplit pas « pour faire sa couronne, pour gagner des mérites, mais afin de faire plaisir à Jésus » (LT 143). Elle ne désire donc aucunement, comme elle le dit dans son *Acte d'offrande*, « amasser des mérites pour le Ciel », comme une personne avare de ses biens ; elle préfère jouer à « la banque de l'Amour » en ne gardant rien sur son compte... qui est vide, comme ses mains, des fleurs qu'elle a effeuillées par amour de Dieu et des âmes. Ce sont « les fleurs de l'amour et du sacrifice », comme elle aime à le répéter :

Jésus, je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de

les faire par amour... (Ms B, 4v^o)

La voie d'enfance n'est donc pas un chemin où l'on se repose, mais bien où l'on court, comme Thérèse le dit un jour à Céline qui le rapporte dans ses *Conseils et souvenirs*, précisant :

bien qu'elle marchât par cette voie de confiance aveugle et totale qu'elle nomme sa petite voie ou voie d'enfance spirituelle, jamais elle ne négligea la coopération personnelle, lui donnant même une importance qui remplit toute sa vie d'actes généreux et soutenus¹.

Un caractère généreux qu'elle tempérait toutefois par le détachement auquel elle invitait ses sœurs pour que l'origine de leurs actes méritoires en revienne toujours à l'Auteur de la grâce. Céline souligne encore qu'elle renvoyait souvent ses sœurs à l'Évangile où Jésus demande à ses disciples de se reconnaître des serviteurs inutiles qui n'ont fait que leur devoir en servant leur Maître (Lc 17,10).

L'amour à l'œuvre

Au-dessous des armoiries de son blason mystique, qu'elle a elle-même dessinées et commentées à la fin du premier *Manuscrit* de l'*Histoire d'une âme*, Thérèse a inscrit ces mots en légende : « L'amour ne se paie que par l'amour ». Une phrase de son Maître Jean de la Croix que l'on retrouve souvent dans ses écrits. Consciente d'être, devant Dieu, « l'œuvre de son amour », aimée plus encore qu'une Marie-Madeleine puisque le bon Dieu lui a pardonné « d'avance » tous les péchés qu'elle aurait pu commettre (Ms A, 38v^o), Thérèse désire répondre par un amour absolu et le don total d'elle-même à la charité divine qui l'a prévenue ainsi dès son enfance :

Il a voulu que je sache comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant je l'aime à la folie ! ... (Ms A, 39r^o)

Comment va-t-elle alors répondre à cette folie puisque

« l'amour se prouve par les œuvres » (Ms B, 3v^o) ? Le risque serait de tomber dans l'activisme le plus échevelé. Mais elle affirme en même temps dans une lettre à Céline que « Dieu n'a pas besoin de nos œuvres, mais seulement de notre amour ». La contradiction n'est qu'apparente. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la seule œuvre que Dieu puisse agréer est celle de Son Amour lui-même brûlant dans le cœur de sa créature. Ce que Thérèse explique très bien à de nombreuses reprises et qu'elle résume par un terme que Jean-Paul II allait reprendre en la déclarant Docteur de l'Église : « La science d'Amour ». Elle explique :

Je comprends si bien qu'il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour est le seul bien que j'ambitionne.
(LT 196)

Toute sa science est contenue là. Sans cet amour, qui est Dieu lui-même, toute œuvre est vaine. Elle rejoint là saint Paul qui, dans sa lettre aux Corinthiens – qui constitue toute l'inspiration du *Manuscrit B* de Thérèse –, déclare lui aussi « n'être rien sans la charité » (1Co 13,2). La clé de sa vocation est donc bien l'amour divin qui veut descendre en nous pour nous apprendre à L'aimer, à nous réconcilier avec Lui et avec nous-mêmes, et à aimer nos frères comme il nous aime. Cet amour, Thérèse le voit présent dans son cœur, mais aspire aussi à le rayonner. Voyons cet amour à l'œuvre à travers ce petit traité de charité fraternelle que constitue la dernière partie des *Manuscrits autobiographiques* de la Sainte.

1. « Pas de quiétisme », *Conseils et souvenirs*, Cerf, 1973, p. 49.

Je note...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trouvai en songe dans un appartement très grand et sombre. J'étais seule. J'entendis distinctement ces paroles : « Monsieur Martin demande sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. » Je ne sais qui parlait, je ne voyais personne. À ce moment j'eus comme une impression que, dans un endroit plus sombre que celui où j'étais, on préparait la petite Reine à rejoindre son Père chéri. Que lui faisait-on ? Je l'ignore, mais j'entendis une voix qui disait : « Il faut qu'elle soit très belle pour aller avec Monsieur Martin. » Pendant ce temps, je vis devant moi une porte ouverte et malgré qu'elle fût ouverte elle était extrêmement noire, pas le plus petit rayon de lumière. Dans ce noir était Monsieur Martin que je ne distinguai pas, je vis seulement de la gaze rouge et de l'or depuis les épaules jusqu'à la ceinture. Je me trouvai ensuite de l'autre côté de cette porte si noire, mais là tout était lumineux. C'était un soleil éclatant. Je passai sans l'apercevoir devant Monsieur Martin qui était assis ayant auprès de lui sa petite Reine que je ne vis pas, je distinguai très bien un pan de sa robe blanche. Puis tout s'est évanoui. Ce qui m'a beaucoup frappée dans ce songe c'est qu'il n'y avait aucun intervalle entre la porte noire et l'endroit lumineux. Le lendemain à mon réveil, je compris tout. C'était l'explication du bruit que j'avais entendu la veille. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus devait mourir dans l'année. Ce fut un coup terrible pour mon cœur. Aussitôt que je pus lui parler je lui dis :

– J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, pour vous, car pour nous elle n'est pas gaie.

– Oh ! qu'est-ce que c'est, dites-moi, est-il question de ma mort ?

– Oui, je crois que vous mourrez cette année.

– Est-ce possible que j'aie un si grand bonheur !

Mais comment le savez-vous, est-ce bien sûr ?

– Aussi certain que ces choses peuvent l'être. Je lui racontai le bruit que j'avais entendu.

– Mais cela ne dit pas que c'est pour moi.

– Oui, c'est bien pour vous, et la preuve, c'est que dans ce rêve vous avez été nommée.

– Quel bonheur ! mon nom a été prononcé !

Je ne puis rendre l'expression de joie qui brillait dans ses yeux ; elle désirait ardemment tout savoir et moi pour lui être agréable je désirais le lui dire, mais afin de nous mortifier l'une et l'autre nous résolûmes d'attendre un jour de licence et trois semaines se passèrent sans en dire un seul mot. Enfin le jour tant désiré arriva, elle vint dans notre cellule, la neige tombait à flocons ; après l'avoir admirée quelques instants, nous

pensâmes que nous avions des choses plus intéressantes à dire que de nous extasier devant elle, je commençai mon récit.

Pendant qu'elle m'écoutait, je remarquais sur sa physionomie un bonheur extraordinaire ; quand j'eus fini, elle me dit :

– Que c'est beau ! Ce n'est pas un rêve, c'est un songe et c'est pour moi que vous l'avez eu, ce n'est pas pour vous. J'aime mieux que vous l'ayez eu préféablement à moi, j'y crois davantage.

– Mais pourquoi, lui dis-je, avez-vous l'air si heureux ?

– Si vous saviez le bien que vous me faites ; est-ce que je ne vous ai pas parlé de l'état de mon âme ?

– Non, je ne sais rien.

– Comment se fait-il que je ne vous aie rien dit ? Mais j'y vois une permission du bon Dieu et je préfère maintenant que vous ne l'ayiez pas su, ce que vous me dites me fait plus de bien. Puisque le bon Dieu vous l'a fait connaître, je vais aussi vous en parler. Je ne crois pas à la vie éternelle, il me semble qu'après cette vie mortelle il n'y a plus rien. Je ne puis vous exprimer les ténèbres dans lesquelles je suis plongée. Ce que vous venez de me raconter est exactement l'état de mon âme. La préparation qu'on me fait et surtout la porte noire est si bien l'image de ce qui se passe en moi. Vous n'avez vu que du rouge dans cette porte si sombre, c'est-à-dire que tout a disparu pour moi et qu'il ne me reste plus que l'amour.

Quand je vis les souffrances de ma sœur chérie, je pensai que ce rouge et l'or qui l'accompagnait pouvaient bien signifier aussi les grandes douleurs qui l'attendaient et la gloire qui en serait la récompense.

Quand elle descendit à l'infirmerie elle me dit « que votre rêve se réalise bien ».

Lorsque j'allais la voir je lui demandais : « Et la porte noire » nous savions ce que cela voulait dire.

« Oh ! me répondait-elle, de plus en plus sombre. Votre rêve est mon seul rayon de lumière, je n'en ai pas d'autre. Je le sais par cœur jusque dans les plus petits détails. »

Quel récit absolument inouï, que nous avons voulu citer entièrement tant il nous semble important, non seulement pour la compréhension des ténèbres dans lesquelles Thérèse est plongée, mais aussi de la providence divine qui passe par la sœur Thérèse de Saint-Augustin pour lui donner des clés afin de

mieux comprendre et vivre l'épreuve intérieure qu'elle traverse. Dans ce songe, on apprend en effet d'une manière claire que les sentiments qu'elle éprouve portent, non sur la foi, comme on le dit habituellement, mais sur la vertu d'Espérance :

« Je ne crois pas à la vie éternelle, explique-t-elle, il me semble qu'après cette vie mortelle il n'y a plus rien »... C'est un écho très pertinent de ce qu'elle décrit dans le *Manuscrit C* de ses ténèbres intérieures, qui reflètent selon elle la pensée « des pires matérialistes ». La providence va cependant l'éclairer et la reconforter, et ce par l'intermédiaire de la sœur qui « a le don de lui déplaire en tout », mais qu'elle a su aimer en Dieu d'une manière héroïque. Et c'est Dieu même qui vient la récompenser en quelque sorte de ses efforts, en donnant à la sœur qui l'éprouvait le plus, le songe qui la reconfortera jusqu'au bout de sa nuit... Le sceau de Dieu sur l'héroïsme de sa charité fraternelle !

On voit en effet par là, comme l'écrit saint Thomas d'Aquin dans la *Somme*, et comme en écho à l'expérience de la Sainte de Lisieux, « qu'il n'est pas nécessaire, au nom de la charité, d'avoir une affection personnelle pour chacun de nos semblables, sans compter que cela est impossible » (IIa-IIae, q. 25, a. 8, c.). L'antipathie de Thérèse est donc légitime, car elle est naturelle et incontrôlable. Par contre, son dépassement relève de cette charité parfaite dont parle le Docteur angélique :

Faire effectivement preuve d'amour à l'égard des ennemis à cause de Dieu, même en dehors du cas de nécessité, c'est accomplir un acte de charité parfaite. En effet, plus on aime le prochain par charité à cause de Dieu, plus on aime Dieu, plus on fait preuve d'amour à l'égard du prochain, en l'aimant même sans tenir compte de son inimitié. (*Ibid.*)

... ou d'un sentiment d'antipathie qui nous animerait, comme dans le cas de Thérèse.

Nous voyons ainsi que Thérèse est un témoin très privilégié de

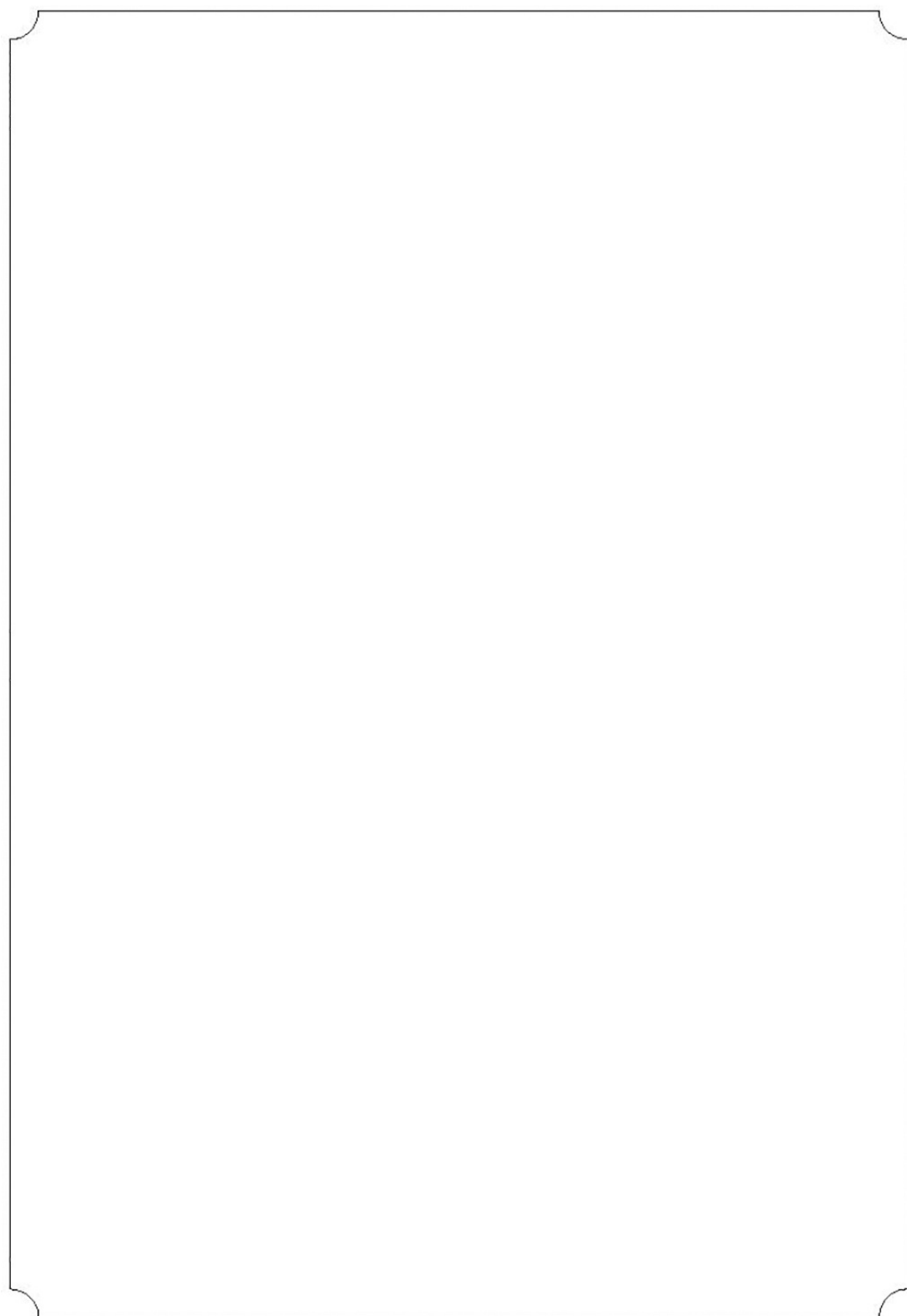
Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

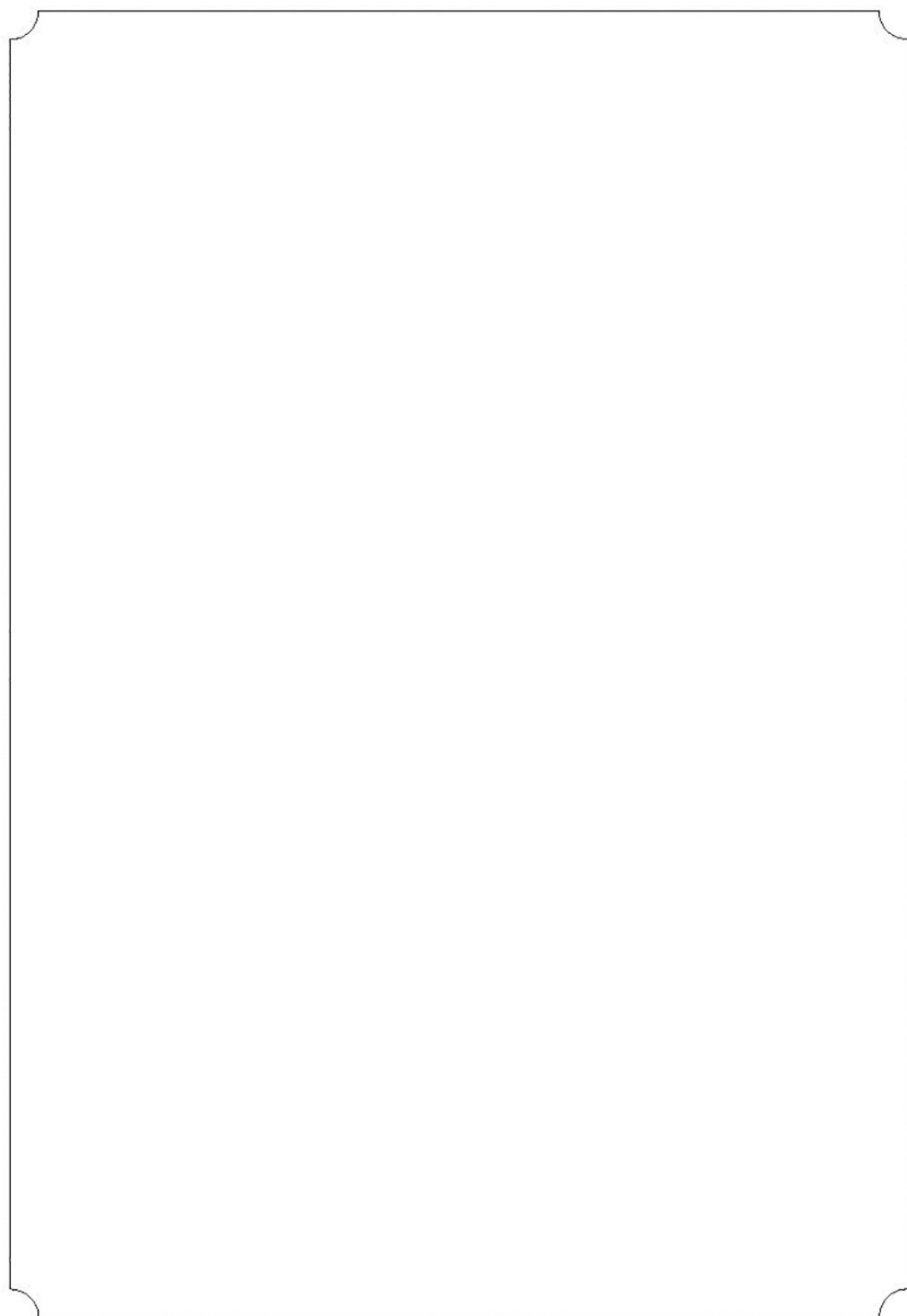
Il est vrai que quatre jours auparavant elle avait déclaré également à Mère Agnès :

Le Bon Dieu me montre la vérité : je sens si bien que tout vient de lui.
Oui, il me semble que je suis humble. (DE 4.8.3)

-
1. *La collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde*, 31 mai 2004.
 2. Gertrud von Le Fort, *La Femme éternelle*, Foi Vivante, Cerf, 1968, p. 45.
 3. *Ibid.*
 4. *Carmel*, 1979/1, *Marie, Mère des pauvres*, p. 47.
 5. Divo Barsotti, *La Révélation de l'Amour*, Téqui, 1994, p. 312.
 6. Grignon de Montfort, *Traité de la Vraie Dévotion*, § 23.

Je note...





Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

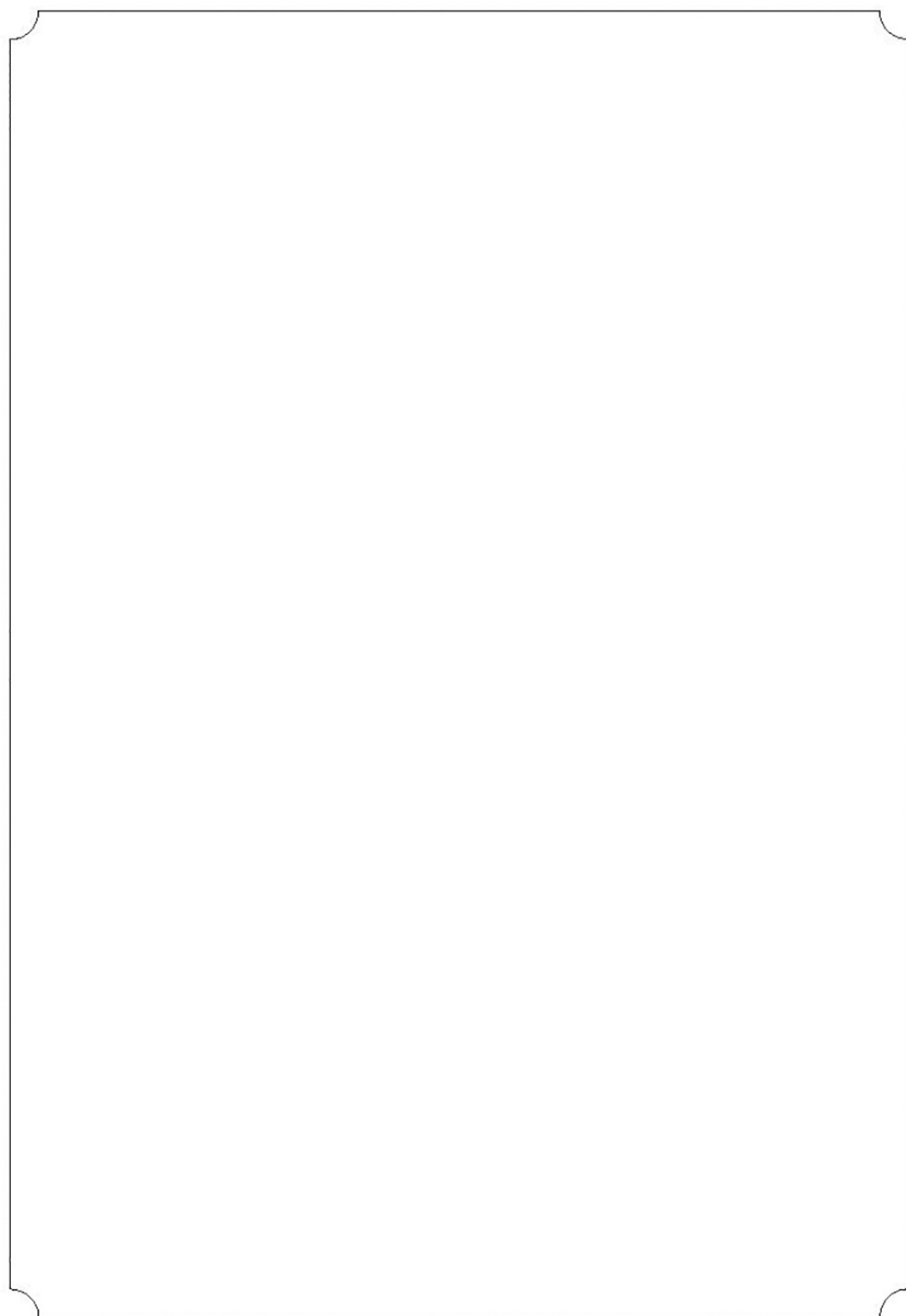


Table des matières

Conseils

Sigles et abréviations

Introduction

Premier jour – Après-midi.

Tout est grâce

Deuxième jour – Matin.

Une petite voie toute nouvelle

Deuxième jour – Après-midi.

L'apôtre de la miséricorde divine

Troisième jour – Matin.

Croire à l'Amour

Troisième jour – Après-midi.

Se convertir

Quatrième jour – Matin.

Le Christ rédempteur

Quatrième jour – Après-midi.

Par la confiance et l'amour...

Cinquième jour – Matin.

S'abandonner

Cinquième jour – Après-midi.

L'oraison, levier de l'amour

Sixième jour – Matin.

Le zèle des âmes

Sixième jour – Après-midi.

La Passion de Thérèse

Septième jour – Matin.

Une âme unie à l'Amour

Septième jour – Après-midi.

Le don de la charité

Huitième jour – Matin.

Une sainte amitié

Huitième jour – Après-midi.

La Vierge Marie, la première en chemin...

Neuvième jour – Matin.

Marie, un modèle imitable

Neuvième jour – Après-midi.

Conclusion

Dans la même collection :

1. *Marie et Abraham. « Lève les yeux et regarde... »*
Pierre-Marie Salingardes
2. *Léonie. La faiblesse transfigurée*
Joël Guibert
3. *Jean de la Croix. L'heureuse aventure*
Didier-Marie Golay
4. *Prière de l'âme amoureuse*
Peter Van Schaick
5. *Avec Mariam, entrer dans la joie de l'Esprit*
William-Marie Merchat
6. *Quand vous priez, dites...*
Didier-Marie Golay
7. *Avec Marie Guyart de l'Incarnation. La vigne, le sarment
et la sève en ses fruits*
Thérèse Nadeau-Lacour
8. *La petite voie de Thérèse de l'Enfant-Jésus*
Jean-Gabriel Rueg